

TRADUCTOLOGIE ET TERMINOLOGIE

La traduction en Algérie : une formation aux multiples carences

Meriem BEDJAOUI
ENSSP - URNOP

Je remercie vivement le professeur Nacéra ZELLAL, de même que l'équipe organisatrice de ce IV^{ème} colloque international dont l'intitulé est :

« Sciences du langage, traductologie et neurosciences » ; d'abord pour l'invitation à communiquer, ensuite pour le choix opportun de la thématique retenue avec l'intégration de la dimension traductologique des sciences du langage.

Ce choix pertinent nous donne ainsi l'occasion de soulever les problèmes qui se posent à la formation des traducteurs / interprètes dans les différents départements de traduction en Algérie, et des multiples dysfonctionnements qui l'accompagnent.

Notre souci majeur, qui rejoint sans aucun doute celui des plus hauts responsables de l'enseignement supérieur, est celui de revivifier les différentes formations dispensées au niveau des établissements universitaires, par la mise en place d'une réforme globale, réfléchie et cohérente, qui permettrait à notre système de formation de s'aligner sur les modèles internationaux, afin de répondre, d'une part, aux préoccupations prioritaires de notre société, et, d'autre part, de relever les défis que lui impose l'évolution effrénée des sciences et des technologies nouvelles, de même que celle des diverses industries de la langue.

En effet, le monde évolue à une vitesse vertigineuse et la traduction qui, par définition, est étroitement liée aux besoins pressants de la société, voit son champ d'action s'élargir, grâce à l'apport des sciences du langage et de l'informatique.

Un retard incommensurable est à combler, tant du point de vue didactique que pratique, d'une spécialité des plus négligées de notre système éducatif.

A travers cette communication, nous tenterons de présenter les différents écueils qui entravent la formation, en soulignant l'impérieuse nécessité d'y remédier.

I. Les critères d'orientation

La première pierre d'achoppement reste essentiellement l'orientation. Tout candidat titulaire d'un baccalauréat (toutes séries confondues) peut prétendre à cette formation, quel que soit son niveau de langue. Aucun examen de présélection : test de niveau, concours...n'est retenu pour ce faire.

Ainsi, chaque année, le département de traduction, qui est rattaché à la faculté des lettres et des langues accueille près de 1000 étudiants. Or, nous savons que si la linguistique appliquée à la traduction est une discipline consacrée dans les enseignements universitaires dans les pays occidentaux. La traduction quant à elle, et étant donné ses spécificités, est soumise à un statut particulier. De grandes écoles lui sont réservées et des conditions draconiennes sont imposées à leur entrée (telles les écoles supérieures de Paris, Genève, Montréal, Timisoara, Budapest, Madrid, Moscou, etc... Le minimum requis est : bacc + 3 + concours avec des places pédagogiques fixées en fonction de l'encadrement disponible et ne dépassant guère la quarantaine d'étudiants (toutes combinaisons confondues).

II. Les programmes

Des programmes désuets, indigents sans commune mesure avec ce qui se pratique dans les pays les plus nantis, sont élaborés sans tenir compte des mutations aussi bien économiques que politiques et culturelles.

En regardant de près les modules dispensés ci-joints en annexe, ne figurent point sur la liste les enseignements des modules tels que : linguistique appliquée à la traduction, terminologie, terminographie, traductique, éditique, histoire de la traduction, culture et traduction, techniques documentaires, TAO, etc... Quant à la traduction spécialisée, il n'en est guère fait mention dans les programmes.

Nous savons que dans tous les domaines, se multiplient les applications des nouvelles technologies, la traduction et son enseignement ne font pas exception, bien au contraire. Le monde a changé et la traduction, qui, par définition, est liée aux besoins de la société, a aussi changé. Le concept de traduction est aujourd'hui polymorphe. On attend du traducteur qu'il joue pleinement son rôle d'agent de la communication, d'acteur social, de gestionnaire linguistique, mais aussi et surtout de « porteur » des fondements singuliers de sa culture, de maître de la parole, qui rend possible le véritable échange interculturel, et donc l'ouverture à l'Autre.

Il est donc urgent de repenser les programmes (modules, volume horaire) et d'instaurer des critères de sélection rigoureux afin de privilégier la qualité et non point la quantité, comme c'est le cas aujourd'hui. Car, vu les problèmes matériels qui se posent souvent aux différents départements, la formation du traducteur se trouve amputée d'un de ses aspects essentiels à savoir le séjour linguistique régulier dans le pays de la langue étrangère choisie. A cela s'ajoutent les difficultés d'un suivi efficace des étudiants en raison des effectifs effarants à prendre en charge chaque année.

A titre d'exemple, il arrive qu'une seule promotion soit constituée de 22 groupes de plus de 50 étudiants chacun. Cette situation, pour le moins paradoxale, a entraîné la suppression des mémoires de fin de licence, de même que les stages en entreprises.

Dans ce cas, peut-on toujours parler de formation en traduction ?

Peut-on également espérer, avec de tels effectifs et des moyens matériels et humains très en dessous du minimum nécessaire, parvenir à former des traducteurs performants ?

III. Le matériel pédagogique

L'absence de supports didactiques de base constitue un dysfonctionnement supplémentaire qui aggrave l'indigence de la formation. En effet, et il est regrettable d'avoir à le rappeler, durant les quatre années de formation en traduction et donc d'enseignement de plusieurs langues, nos étudiants ne savent pas ce qu'est un cours en laboratoire de langue, car inexistant.

Quant à la traduction assistée par ordinateur ou traduction automatique, indispensable dans le cursus actuel d'un traducteur, elle ne figure point dans les programmes par manque d'outils informatiques.

IV. L'encadrement

Cet aspect de la formation nécessite une attention particulière, étant donné les résultats très médiocres de la formation.

En effet, la traduction continue à être enseignée sur la base d'une pédagogie désuète. Une certaine résistance au foisonnement d'outils d'aide à la traduction notamment informatique :

logiciels de traduction automatique, de fiches terminologiques et documentaires, de concordanciers, de logiciels de traitement de textes, d'élaboration de bases de données, etc..., se fait sentir dans le comportement de certains enseignants qui perpétuent le modèle traditionnel, c'est-à-dire l'enseignement des langues sans perspective traductionnelle, avec la primauté du littéraire sur le scientifique et le technique. Les formateurs s'impliquent très peu dans l'univers pédagogique qui est le leur et ce, pour de multiples raisons : d'abord la pléthore d'étudiants dans une formation qui nécessite une attention accrue de la part de l'enseignant démotive l'encadreur. Ensuite, les conditions de travail défavorables à une prise en charge effective de l'apprenant amène l'enseignant à négliger l'évaluation constante de la pléthore d'étudiants. Enfin, si le traducteur professionnel bénéficie de rémunération conséquente qui lui permet un recyclage et des séjours à l'étranger réguliers, ce n'est guère le cas du traducteur enseignant, qui ne dispose ni de temps ni de moyens pour parfaire ses connaissances dans le domaine.

De plus, souvent pour palier le déficit en encadrement, des enseignants de langue ou simplement d'autres filières sont appelés en renfort pour assurer des modules de traduction.

Conclusion

Il n'est point dans mon objectif de dresser un tableau noir de la situation dans laquelle se trouve cette formation mais d'apporter ma contribution pour une refonte totale du cursus du traducteur/ interprète. Si nous voulons faire partie du monde d'aujourd'hui, il est plus que temps, de réhabiliter ce métier qui, dans le tourbillon de la mondialisation devient de plus en plus indispensable.

En effet, la traduction, en tant que canal d'échange et d'enrichissement mutuel entre les cultures, produites par des communautés linguistiques différentes, revêt une grande importance à l'ère où la communication et le transfert de connaissances d'un domaine à un autre, d'une société à une autre, sont les premiers facteurs de réussite de toute entreprise intellectuelle économique.

Plusieurs raisons nous conduisent à penser qu'une réelle prise en charge de cette formation est urgente afin de garantir à notre pays, non seulement la technologie nouvelle, mais également la diffusion à large échelle, de nos valeurs tant linguistiques que culturelles.

Nous pouvons concilier les exigences légitimes de la démocratisation de l'accès à l'enseignement supérieur, avec celles, nécessaires, d'une formation de qualité.

Les dysfonctionnements, mis en évidence, permettront sans aucun doute de faire sortir l'université algérienne de la crise qu'elle traverse en la dotant, dès aujourd'hui, des moyens pédagogiques, scientifiques, humains, matériels et structurels qui lui permettront de répondre aux attentes de la société, tout en s'insérant dans le système international d'enseignement supérieur, notamment avec l'avènement du *système LMD*.